

William Finnegan, écrire comme on surfe

L'Américain, « accro » aux vagues et excellent journaliste, livre ses Mémoires

« Le corps à l'épreuve du monde ».

Entretien avec Isabelle Autissier

et William Finnegan,

animé par Estelle Lenartowicz.

Vendredi 2 juin, 19 heures.

RAPHAËLLE LEVYRIS

Quelle que soit l'activité à laquelle il s'apprête à se livrer, un toxicomane se pose toujours les mêmes questions : lui laissera-t-elle la possibilité de se procurer sa drogue ? Quand pourra-t-il la consommer ? « Accro » aux vagues depuis plus de cinq décennies, William Finnegan, 65 ans, s'interroge tous les jours : son emploi du temps et la météo seront-ils compatibles avec une session de surf ? A chaque reportage, cette plume du *New Yorker* se demande si la zone pour laquelle il s'apprête à s'envoler est propice à la pratique de son vice. En écrivant *Jours barbares*, qui retrace sa vie par le prisme de cette obsession, et lui a valu le prix Pulitzer de l'autobiographie en 2016, William Finnegan livre ainsi les mémoires d'un addict. Les confessions, non d'un mangeur d'opium anglais, mais d'un boulimique de vagues américain.

Comme la photo de la couverture, montrant l'auteur en préadolescent portant sa planche, l'annonce d'emblée, le surf est une passion qui remonte loin dans l'existence de William Finnegan, né en 1952, élevé entre la Californie et Hawaï. *Jours barbares* s'ouvre en 1966 à Honolulu, où le travail du père a mené la famille. C'est là que la chasse aux rouleaux cesse d'être pour l'enfant un sport et s'impose comme un mode d'être au monde. « J'ai échappé très jeune à ma famille, note-t-il, et le surf a été pour moi une route de l'évasion. »



William Finnegan, 2016. PRIMO BAROL/ANADOLU AGENCY

Il ne cessera d'être ce moyen par lequel fausser compagnie, après ses parents, à la société, cultiver une forme silencieuse mais obstinée de marginalité. Après avoir laissé tomber ses études, il se lance dans un tour du monde des meilleures plages, avec un ami, errant à travers l'Australie et l'Asie du Sud-Est, puis gagnant l'Afrique. Mais, venu au Cap, en Afrique du Sud, traquer les spots dont il a rêvé, et obligé de travailler dans une école pour gagner sa vie, il est le témoin de l'opposition grandissante au régime d'apartheid.

Une part irréductible de lui-même

Les flots, par un étrange mouvement, l'ont ainsi ramené à son époque, et l'aspirant romancier, de retour aux Etats-Unis, devient journaliste politique. Le voyageur un peu hippie se retrouve transformé, en quelques années, en l'un des reporters les plus respectés de son pays. Il y aura des périodes (rares) où il ne surfera pas, mais la glisse ne cessera de l'obséder et de le définir, en le ramenant à une part irréductible de lui-même : « Traquer les vagues avec un tel zèle était à la fois profondément

nombriliste et égoïste, dynamique et ascétique, et radical par [le] rejet de valeurs comme le devoir et la réussite en société. »

Jours barbares est aussi fascinant quand il décrit les moments de félicité sur la planche que lorsqu'il dépeint la frustration et l'inconfort qui constituent l'ordinaire d'une vie d'accro – l'ennui même que peut parfois éprouver un lecteur béotien à quelque chose d'hypnotique. En le lisant, on se dit que le surf a peut-être, en plus du reste, été une école d'écriture pour l'auteur, lui apprenant à porter sur les situations et les êtres un regard qui mêle instinct et analyse, et l'entraînant à combiner avec grâce vivacité, subtilité et justesse. Tels seraient en tout cas les secrets du style d'un surfeur. C'est à coup sûr ceux de l'écrivain William Finnegan ■

JOURS BARBARES

(*Barbarian Days. A Surfing Life*),

de William Finnegan,

traduit de l'anglais (Etats-Unis)

par Frank Reichert,

Le Sous-sol, 528 p., 23,50 €.